



**HAL**  
open science

## Les plantes cultivées apportées par les premiers Australiens à Madagascar

Philippe Beaujard

► **To cite this version:**

Philippe Beaujard. Les plantes cultivées apportées par les premiers Australiens à Madagascar. C. Radimilahy et N. Rajaonarimanana. Civilisations des mondes insulaires - (Madagascar, îles du canal de Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes), Karthala, pp.357-385, 2011. halshs-00707909

**HAL Id: halshs-00707909**

**<https://shs.hal.science/halshs-00707909v1>**

Submitted on 20 Jun 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les plantes cultivées apportées  
par les premiers migrants austronésiens  
à Madagascar\***

Philippe Beaujard  
Directeur de recherche au CNRS  
Centre d'études des mondes africains (CEMAf)  
Paris-1

On connaît, depuis le travail de Dahl (1951), la parenté du malgache avec les langues du groupe Barito Sud-Est de Kalimantan. Les chercheurs demeurent cependant divisés sur les raisons du départ des premiers migrants vers Madagascar, sur la région précise de départ et sur l'époque à laquelle cette première migration se produisit. Dahl a proposé diverses hypothèses impliquant un substrat bantou à Madagascar —hypothèse qu'il est le seul à défendre, après Ferrand —, avec une arrivée des Pré-Malgaches vers 400 ou vers 700 (Dahl 1951, 1991 ; *cf.* Allibert 2007). Adelaar (2006, 2009) voit les locuteurs Barito Sud-Est comme des marins en situation de dépendance par

---

\* Je remercie vivement Adelaar, Blench et Mahdi pour les commentaires qu'ils ont chacun apportés à une précédente version de ce texte. Je suis seul responsable pour les interprétations que j'ai ici proposées.

rapport à des maîtres de navires malais, arrivés au début de la formation de « l'empire » de Srīwijaya (VII<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>. Je considère pour ma part l'expansion malaise comme la cause du départ de ces Pré-Malgaches parlant une langue de la famille Barito Sud-Est, à une époque qui pourrait être soit antérieure à Srīwijaya, soit contemporaine de sa formation (Beaujard 2010)<sup>2</sup>. On peut envisager comme lieu de départ la côte Sud-Sud-Est de

- 
1. Les langues Barito Sud-Est (Maanyan, Samihim, Paku...) sont aujourd'hui parlées par des communautés de l'intérieur de Kalimantan. Il est cependant peu vraisemblable, dans cette hypothèse de voyages encadrés par les Malais, que ceux-ci aient choisi pour équipages des hommes sans expérience maritime (et de plus accompagnés de femmes). Pour Adelaar, qui reprend ici l'idée de Deschamps, ces Austronésiens pourraient en outre être venus de la côte est-africaine à Madagascar, accompagnés d'Africains (cf. aussi Blench 2007, 2009a, 2009b). Mais comment expliquer alors l'absence de poterie Tana à impressions triangulaires (TIW de F. Chami) à Madagascar (dans l'état actuel des recherches) ? Caractéristique des sites swahili entre les VII<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, cette poterie est en revanche présente aux Comores. Comment expliquer aussi un certain nombre de faits linguistiques, ainsi le transfert du terme *lambo* sur le potamochère ? (Pourquoi les Pré-Malgaches n'ont-ils pas adopté un nom bantou pour le potamochère, comme ils l'ont fait pour d'autres animaux, domestiques ou non ?) Si Adelaar estime que les mots malgaches relatifs aux directions de l'espace et à la navigation sont à rapprocher du malais, j'ai tenté de montrer que l'on peut en fait distinguer plusieurs strates linguistiques et qu'une partie des termes malais pourrait être arrivée après les premiers locuteurs Barito Sud-Est (Beaujard 2003). Adelaar (1995) a montré que le malgache renfermait un certain nombre de termes empruntés au malais, au javanais [cf. également Simon 1988 (rééd. 2006)] et à des langues de Sulawesi Sud (cf. aussi sur ce point Mahdi 1988).
  2. L'absence de poterie chinoise verte dite « Dusun » (trouvée en grande quantité à Palembang) et sur d'autres sites malais n'incite pas non plus à considérer les Malais de Srīwijaya comme les organisateurs du (des) voyage(s) des locuteurs Barito Sud-Est vers Madagascar (elle a cependant été découverte à Mayotte, sur le site de Dembeni) (Allibert 1998). Un autre élément archéologique milite en faveur d'une arrivée directe des Pré-Malgaches : la poterie à impressions de coquillages Arca, présente sur les sites les plus anciens de Madagascar, est trouvée en quantité décroissante des Comores à l'Afrique de l'Est, en allant de l'est vers l'ouest (Wright 1984 : 34-35 ; Allibert 1992 : 40). Cette poterie a « peu de parallèles en Afrique de l'Est et pourrait être originaire de l'Asie du Sud-Est » (Vérin & Wright 1999 : 39). La datation de cette poterie est en faveur de l'hypothèse d'Adelaar d'une arrivée des Pré-Malgaches contemporaine de Srīwijaya, vers le VIII<sup>e</sup> siècle (cf. aussi Allibert 2007 : 14). Burney montre cependant une augmentation des charbons dans des sédiments vers 600 apr. J.-C. au lac Kavitaha (Itasy) et vers le VIII<sup>e</sup> siècle au lac Tritrivakely (Vakinankaratra), augmentation qui paraît liée à l'activité de l'homme (cf. *infra*). Dans le Nord de Madagascar, par ailleurs, des fouilles menées en 1986 dans un abri de la gorge d'Andavakoera (Lakaton i Anja, région d'Antsiranana), qui renfermait de la poterie, ont fourni la date de 420 apr. J.-C. pour le niveau le plus profond (Dewar & Rakotovololona 1992 : 10). Il ne s'agit pas d'une installation, mais d'un site qui était fréquenté par des marins de passage.

Kalimantan<sup>3</sup>, mais aussi le Sud-Est de Sumatra ou les îles entre Sumatra et Kalimantan, où étaient peut-être installées des populations parlant des langues apparentées aux langues Barito Sud-Est<sup>4</sup>.

Ces premiers migrants, comprenant sans doute à la fois des hommes et des femmes (Hurles *et al.* 2005), apportaient avec eux diverses plantes cultivées. En l'absence de données archéologiques anciennes, on doit avoir recours à d'autres domaines de recherche et notamment à la linguistique pour déterminer quelles plantes furent alors introduites. La linguistique ne permet pas — dans l'état actuel des recherches — de citer plus de quatre plantes venues avec les premiers Austronésiens : le riz (*Oryza sativa* L.), la grande igname (*Dioscorea alata* L.), le cocotier et le safran d'Inde.

### **Le riz, essartage et riziculture humide**

Les premiers migrants possédaient sans doute à la fois les techniques de riziculture humide et de riziculture sèche. Perceptible à travers les étymologies des termes utilisés, mais aussi les pratiques agricoles et rituelles, l'héritage indonésien concerne les deux types de riziculture. Le riz devait être cultivé en saison chaude (saison des pluies) à la fois sur essart et

---

3. Simon (1988, 2006) situe les « Proto-Malgaches » sur la côte Sud de Kalimantan et en mer de Java ; leur orientation maritime explique leurs contacts avec des locuteurs parlant des langues « malayo-javanaises ». À partir du IV/V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., selon Simon, ces Proto-Malgaches « mènent des incursions sur la côte est-africaine ». Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, ils s'installent dans l'archipel comorien et à Madagascar. Les contacts avec le littoral africain induisent l'incorporation d'éléments bantous, qui conduit à la formation d'un « Paléo-Malgache », marqué par un processus de « créolisation » avec des langues bantoues, entre les VII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles (Simon 2006 : 237-238, 257, 267). Dès le VIII<sup>e</sup> siècle, les Paléo-Malgaches établis dans le Nord de Madagascar descendent vers la côte Sud-Ouest ; les siècles suivants voient se développer un processus de dispersion dialectale.

Cf. Adelaar (1991) pour une évaluation critique de l'ouvrage de Simon publié en 1988.

4. Une situation que serait venue effacer l'expansion malaise ultérieure. On ne sait en fait « *quelles langues étaient parlées dans le Sud-Est de Sumatra avant l'expansion malaise* » (Blust 2005).

Rappelons que les inscriptions d'un certain nombre de stèles bilingues érigées par un souverain de Srīwijaya en 683 et dans les années suivantes sont écrites en ancien malais et dans une langue apparentée au Malgache et aux langues Barito Sud-Est (Coedès 1930 ; Ferrand 1932 ; Aichele 1936, 1954 ; De Casparis 1956 ; Damais 1968 ; Dahl 1991 ; Adelaar 1995a, 1995b).

sur les bords des marais ou des rivières. On sait que « *des formes simples de culture sur marais ne demandent pas plus d'investissement en travail que l'essartage et peuvent offrir des rendements supérieurs* » (Bellwood 1996 : 479). Une culture de décrue en saison fraîche était sans doute également pratiquée. En revanche, l'essartage fournit des rendements supérieurs à une culture sur rizières aménagées (quantité récoltée/heure de travail investie) ; de plus, les premiers Austronésiens arrivèrent à Madagascar sans le bœuf et auraient dû investir beaucoup d'énergie pour travailler les rizières à la bêche. Peut-être la riziculture était-elle toutefois moins importante que la culture de tubercules, mais sans doute y avait-il des pratiques agricoles diverses dès l'aube du peuplement.

Dans tout Madagascar, le mot *vary* désigne à la fois la plante, le paddy et le riz cuit. Il a pu être rapproché des langues de Kalimantan ; on trouve *bari*, « riz cuit », en ngaju, bakumpai, katingan et ot danum<sup>5</sup>. Ces termes semblent représenter une innovation intervenue à Kalimantan. Toutefois, on doit signaler aussi l'existence d'un terme *vari* dans les langues dravidiennes<sup>6</sup>. Un emprunt ancien au dravidien aurait donné à Madagascar une forme *vary*, mais les autres termes ainsi que les rituels concernant le riz sont clairement liés à l'Insulinde et plus particulièrement à Kalimantan.

Les colonisateurs savaient fabriquer des outils en fer. Pour le défrichage, ils devaient utiliser des coupe-coupe que les populations de la côte Est et des Hautes Terres appellent *antsy* et les agriculteurs de l'Ouest *mesobe*, « grand couteau », termes d'origine non déterminée. Pour la préparation du sol et le sarclage étaient employées de petites bêches ou des pelles, pour lesquelles on trouve en malgache les termes *fangaly*, *fangady*, *sotro*, *soro*, *antsoro*. *Fangaly* ou *fangady* représente un terme hérité : cf. PAN : \*kaliH<sub>2</sub>, « creuser » (Tsuchida 76)<sup>7</sup>. *Sotro*, « bêche » (antaisaka, zafisoro), pourrait constituer un emprunt à des langues de Sulawesi : on

- 
5. Dahl (1991) propose quant à lui de voir dans *vary* un emprunt au malais *beras* avec une métathèse. Pour Blust (comm. pers.) et Adelaar, cette hypothèse est moins vraisemblable que celle d'un emprunt du terme *bari* à une des langues de Kalimantan présentant cette innovation.
  6. Telugu : *vari*, paddy ; malayalam : *vari*, riz sauvage barbu (Ottino 1975) ; en gujarati, en outre, *vari* désigne un millet cultivé, *Panicum miliaceum* L.F.C. Southworth (2005 : 81) rapproche le somali *baris*, le ngaju *bari* et le malgache *vary* du Proto-Dravidien \*var-iñc, \*varici. La question d'une influence des langues dravidiennes sur Kalimantan peut être posée ; si les faits peuvent sembler en faveur d'une innovation du ngaju et des autres langues, certains chercheurs, comme Mahdi (c.p.), proposent une origine dravidienne du terme.
  7. On peut aussi rapprocher *fangaly* du malais *penggali*, « bêche », du radical *gali*, « bêché, fouillé, creusé ».

trouve *sodo*, « bêche », en mandar, *pesodoh*, « bêche », en toraja kada, de PMP : \*suDu, « cuillère » (Dempwolff 1938) ; *sotro* désigne une « cuillère » en merina et en tañala<sup>8</sup>. *Misotro tany* signifie « retourner la terre » dans divers dialectes : betsimisaraka ancien (cf. de Houtman, *fysutto tany*), antaisaka... En revanche, *soro*, dans le nom *antsoro* (*an/soro*), qui désigne la bêche dans le Sud-Ouest et le talon de la sagaie dans le Sud-Est, est un terme hérité de \*suDu. En Androy, Drury avait noté au XVIII<sup>e</sup> siècle *soro*, avec le sens de « bêche » (Grandidier *et al.*, *COACM*, V : 420). Le talon de la sagaie était utilisé pour fouiller la terre et récolter des tubercules. Un terme voisin, *soroka*, exprime l'« action de sarcler à la bêche ou à la pelle » (Hautes Terres et tañala *soroka* ; sakalava *soroke*, antaisaka *soroky*), du PMP : \*suDuk, « cuillère, louche » (Blust)<sup>9</sup>.

J'ai montré ailleurs que certaines cérémonies pratiquées sur essart évoquent de façon très précise des rituels des essarteurs de Kalimantan et des idées relatives à l'« âme » du riz, idées aujourd'hui presque disparues à Madagascar<sup>10</sup>. Ainsi, le rituel tañala du semis primordial dans sept trous se retrouve chez les Dusun et les Ot Danum<sup>11</sup>, où, sur le champ du chef, on semait les grains de l'« âme du riz » dans sept trous, en rapport avec les « sept » étoiles des Pléiades, étoiles qui jouent un rôle dans la culture du riz chez de nombreux peuples d'Indonésie (Beaujard 1995 : 257)<sup>12</sup>. Les Pléiades interviennent dans la culture du riz chez les Betsimisaraka, sans doute en était-il de même dans les autres régions de Madagascar, où le nom des

- 
8. Adelaar a proposé un emprunt au malais *sudu*, « cuillère », mais le sens — en antaisaka et zafisoro — oriente plutôt vers les langues de Sulawesi.
  9. Malais : *sodok*, « pelle, action de prendre à la cuillère, lance à large lame qui ressemble à la bêche ». La forme *sotroky* (antaisaka, zafisoro) correspondant à un emprunt signifie « cuillère ». Dans les langues austronésiennes de l'Insulinde et en malgache, on note ainsi une série de termes signifiant soit « cuillère », soit « bêche » (déjà souligné par Abe 1982 : 67).
  10. Sur les Betsimisaraka et l'idée d'« âmes du riz », cf. Fanony (1975 : 42), Beaujard (1995 : 262).
  11. Chez les Batak de Sumatra, également, pour le premier semis, un spécialiste du religieux réalisait sept trous dans le sol avec un bâton enduit de sang de poule (van der Weijden 1981 : 19).
  12. En bugis, les Pléiades portent le nom de *worong-mporong tappitue*, « la touffe septuple » (Pelras 1987 : 27) [le nom sakalava des Pléiades — *honoronona*, réunion, touffe (Hébert 1965 : 127) — pourrait représenter une lointaine réminiscence de ce terme bugis, même si les deux termes ne sont pas réellement apparentés linguistiquement]. Les Mori (Sulawesi centre) racontent que « sept touffes de riz se changèrent en hommes. Ces sept hommes étaient les âmes du riz. Ils s'en retournèrent un jour au ciel et devinrent les Pléiades » (van der Weijden 1981 : 98).

Pléiades — en tañala *Zazamiadidango*, « Enfants qui se disputent un mortier à riz »<sup>13</sup> — est souvent en rapport avec le riz.

Comme en divers lieux d'Indonésie, le Baudrier d'Orion est également pris en compte par des groupes de Madagascar pour le calendrier rizicole. Les Tañala appellent cette constellation, pas très éloignée des Pléiades, *Telo ho refy*, « [les] trois qui font [une distance d']une brasses ». « *Lorsque les étoiles telo ho refy sont au zénith du ciel, arrivent le mois Volambita et le printemps, temps des plantations* », dit ainsi un informateur tañala, de manière erronée ; en fait, Orion se lève à l'est au début de la nuit au mois de novembre, moment du semis sur l'essart. Chez les Antesaka, « *les plants de riz tsipala [riz de saison chaude] sont mis en pépinière (rizière humide) et repiqués à l'époque où le Baudrier d'Orion apparaît le soir à l'Est ; le riz est coupé à maturité lorsque le Baudrier se couche le soir à l'Ouest* » (Hébert 1965 : 121). En Indonésie, Orion joue souvent un rôle, avec les Pléiades, dans la détermination des moments favorables à divers travaux, notamment le défrichage et le semis. Ainsi, l'apparition de cette constellation chez les Ngaju (Kalimantan) détermine le début du défrichage ; chez les Iban (Kalimantan), elle joue un rôle dans la date du semis<sup>14</sup>.

Les conceptions relatives à la plante apparaissent communes à celles de l'Insulinde. Lorsque vient l'épiaison, les Malgaches de la côte Est disent que la céréale est enceinte ; à l'épiaison, elle « accouche ». On retrouve chez divers peuples indonésiens l'idée d'un riz-femme — les âmes du riz ont presque toujours un caractère « féminin » — et l'importance des femmes en riziculture sèche comme en riziculture humide. Ces dernières accomplissent sur l'essart les actes essentiels liés à une idée de fécondité, de naissance (cf. aussi Ravololomanga 1992).

La cueillette par la sœur du maître tañala de l'essart de six (ou sept) épis de riz mûr que l'on accroche jusqu'à la saison suivante dans le grenier ou sur la paroi est de la maison — le riz de ces épis est mélangé aux semences l'année suivante — évoque les sept tiges de riz que les Dusun conservaient dans la maison ou le grenier à riz. Ces tiges accueilleraient l'« âme du riz ».

---

13. Richardson donne également pour les Tañala *Vasia miady an-daona*, « Étoiles qui se battent dans [ou sur] le mortier » (cf. Hébert 1965 : 125). Pour les Betsimisaraka, cf. Ottino (1998 : 507) : on sème le riz en rizières lorsque les Pléiades se trouvent le soir à la verticale, début septembre...

14. Orion est encore mentionné comme jouant un rôle chez les Kubu (Sumatra) (pour le défrichage), les Rejang (Sumatra), les Badui (Java) et à Sulawesi, chez les Mori (pour le moment du semis), les Minahasa, les Toraja de l'Ouest et les Toraja de l'Est (van der Weijden 1981 : 240).

Chez les Land Dayak<sup>15</sup> de Kalimantan, on récoltait d'abord sept épis, dans le carré central du champ (qui avait été le premier ensemencé), épis qui recevaient les « âmes du riz ». Les grains de ces sept épis étaient l'année suivante mêlés aux semences que l'on répandait dans le carré central du nouveau champ. Il est probable qu'à l'origine, chez les essarteurs de la côte Sud-Est, les six ou sept épis récoltés et conservés dans la maison ou le grenier correspondaient aussi au riz semé dans les « sept » premiers trous.

Dans le cadre de l'essart, en pays tañala, le paysan offre du riz vert grillé (*lango*) sur une pierre plate reposant sur la paille des épis et le son du riz, « cadavre » qui a donné naissance aux grains. Ce rituel renvoie à un mythe d'origine du riz bien connu dans toute l'Asie du Sud-Est insulaire (type III de la classification tentée par Mabuchi 1975), où le riz naît sur le cadavre d'un enfant sacrifié ou d'un des hommes primordiaux (l'origine du riz est ici liée à celle de la mort). La cérémonie porte le nom d'« adoucissement du riz » (*fañamamiana vary*) parce que ce dernier est originellement « amer » (*mafaiika*), terme associé à une idée de mort. Ni le rituel ni le mythe ne peuvent ici être rattachés à une région particulière (Beaujard 1995 : 259)<sup>16</sup>. Dans le Nord-Est de Madagascar, Betsimisaraka et Tsimihety offrent une poule pour la cérémonie des prémices. Des sacrifices de poules sont pratiqués à divers moments du cycle rizicole de l'essart, aussi bien à Madagascar qu'en Indonésie (Beaujard 1995 : 251, note 1 ; 257 ; 258, note 4).

Le vocabulaire de la riziculture humide est d'origine insulindienne, mais montre quelques termes d'origine indienne, passés par l'Insulinde, fait qui semble correspondre à des apports austronésiens intervenus au second millénaire (cf. *infra*). Ainsi, les mots *farihy*, « marais, rizière », et *talaha*, *tahalaka*, « diguette », sont d'origine sanskrite (Beaujard 2003 ; Mahdi 1994 : 443)<sup>17</sup>. Tout à fait différents des rituels sur essart, les rituels en riziculture humide mettent en œuvre des symboliques que l'on observe dans

15. Appellation controversée, mais conservée par Grimes *et al.* (1995 : 153).

16. Sur ce mythe, voir Beaujard (1991 : 374sq).

17. Pour de Casparis (1988 : 63), l'indonésien *talaga* dérive toutefois non pas directement du sanskrit mais d'une forme « Moyenne Indienne » (prākrite). J'ai proposé (2003) une origine dravidienne — via une langue de l'Insulinde — au mot *horaka*, « rizière, marais » (tamoul, kuttanad : *kulam*, « réservoir d'eau » ; malais, iban : *kulam* ; jav. : *kulah*), mais cette hypothèse a été justement critiquée par Adelaar (2007). Si une origine dravidienne ultime me paraît probable, il reste à trouver une explication à la variation *l/r* et à la suffixation *-ka* de *horaka*. Dezsé pensait — et Ottino (1975) tenta de développer cette idée — que l'Inde dravidienne avait pu influencer le vocabulaire de la riziculture humide. Adelaar a depuis montré qu'aucune des étymologies proposées par Ottino ne pouvait être retenue, à l'exception — partiellement — du mot *vari*.



les cérémonies comportant un sacrifice de zébu, avec l'offrande de trois substances associées aux trois monde de l'univers, la prise en compte des quatre points cardinaux, et un partage entre haut et bas relié à une partition sociale entre nobles et non-nobles. Ces rituels peuvent être associés aux influences indonésiennes intervenues entre les XII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (Beaujard 1991, 1995).

La linguistique montre que Madagascar a connu de multiples introductions du riz, d'origines diverses, à différents moments de son histoire. Ainsi apparaît dans le vocabulaire de Megiser (XVII<sup>e</sup> siècle) le terme *tentumbara* [*tentu/vara*], « donné pour l'équivalent du malais bras, riz décortiqué » (Domenichini-Ramiaramanana 1988 : 182). L'explication de Domenichini-Ramiaramanana, proposant le schéma d'évolution \*beRas [riz décortiqué] > *bara* > *vara* > *vare* > *vary*, demande quelques précisions. *Vara* malgache ne correspond pas à une forme héritée : on aurait un terme *vea* (cf. le maanyan *weah*). La forme *vara* pourrait représenter une forme empruntée au malais banjaraï (Sud Kalimantan) *baras*, à une époque postérieure aux premières migrations. Il convient cependant de considérer avec prudence ce terme *tentumbara*, le mot *tentu* étant inconnu en malgache, qui a *toto*, pour l'« action de piler ». En outre *vara* n'a pu donner *vare*, *vary* comme le propose Domenichini-Ramiaramanana.

On sait que le malgache *fary*, qui est à rapprocher des termes austronésiens *pari* (javanais : plant de riz), *parei* (maanyan : plant de riz, riz non décortiqué), qui dérivent du PAN \*pajey, plant de riz (Blust), paj'y, paddy (Adelaar 1995a), a été reporté sur la canne à sucre à Madagascar, en partie parce que les Malgaches avaient déjà le mot *vary* pour le riz<sup>18</sup>. *Fary* (< \*pari) correspond donc à une introduction indonésienne postérieure aux premières arrivées. Plusieurs éléments indiquent cependant que le terme *fary* se rapportait au riz, et pas seulement à la canne à sucre, dans certaines régions de Madagascar qui furent particulièrement touchées par les arrivées austronésiennes échelonnées entre les XII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>19</sup>. Dans un conte d'origine du riz recueilli en pays tañala, le riz est appelé *farifary* et *kifarifary*, dérivés de *fary* (Beaujard 1991). *Kifarifary* et *tsimparifary* (« qui ressemble au riz ») sont, dans diverses régions de Madagascar, les noms donnés à des

18. Ce glissement de sens pourrait aussi s'expliquer, comme le suggère Domenichini-Ramiaramanana (1988 : 203), « parce que le vin de canne a remplacé la bière de riz (*interdite* ?) ». Simon (2006 : 246) fait venir *fary* de \*pareng, « bambou » (maanyan *pareng*), mais n'explique pas la disparition du *-ng* final. L'existence de ce terme a sans doute facilité le transfert de *fary* sur la canne à sucre.

19. La poursuite de contacts entre l'Indonésie et Madagascar est totalement éludée par Simon (2006).

graminées mauvaises herbes des champs inondés. En Imerina, une variété de ces mauvaises herbes est nommée *farimanga*. Froberville donne *fare*, « mil », dans son *Dictionnaire* (éd. Ranaivo et Valette 1963 : 114). Le vieux terme *faria* (parcelle de rizière humide, en Imerina, où on trouve aussi *valamparia*, diguette) pourrait dériver de *fary*. Il y a sans doute eu plusieurs réintroductions du terme *pari*, à relier aux arrivées des Zafiraminia, des « Zavaka » et des ancêtres des *andriana* de l'Imerina au second millénaire<sup>20</sup>. Les traditions relatives aux Zafiraminia gardent le souvenir de ces migrations austronésiennes « récentes »<sup>21</sup>, de même que les traditions merina des Zafimamy (Ramilison 1951-1952 ; Délivré 1974 : 233-234, et 396, note 156), les toponymes en Zavaka de la côte Est malgache (surtout) (Hébert 1993-1994)<sup>22</sup>, et le corpus de mythes et de contes rassemblé par Ottino sous le terme de « cycle des Andriambahoaka » (Ottino 1983, 1986 ; Beaujard 1991). On peut ajouter à ces données un ensemble d'éléments linguistiques (cf. Adelaar 1995a ; Beaujard 1998b, 2003) et touchant à la symbolique de l'espace, du temps et du pouvoir. J'ai récemment (2003) tenté de faire la synthèse des données, issues de diverses disciplines, sur cette question des arrivées austronésiennes postérieures au premier millénaire. Ces arrivées ont initié à Madagascar une divinisation du roi et celle du riz, qui lui est liée.

De nombreux termes relatifs au riz apparaissent venus d'Afrique de l'Est et des Comores, à des époques difficiles à déterminer. Sur la côte Ouest, le nom *tsipala* d'une variété (et d'une saison de culture) semble d'origine swahili : sur la côte est-africaine, *sifala* est le nom d'une variété de riz du Bengale (Sacleux 1939 : 802). Le terme swahili *mpunga* (plant de riz, riz non décortiqué) se retrouve dans le nom d'un roi de l'époque « vazimba », Andrianamponga (XVI<sup>e</sup> siècle). Sont encore d'origine swahili les mots *akotry*, riz non décortiqué [swahili (kiamu, kigunya) : *k'undi*, « balle, glume » ; comorien : *kundze*, « grain » ; sans doute de langues dravidiennes :

20. Le terme *lambo* offre un exemple similaire. Les premiers migrants reportèrent ce mot sur le potamochère, sans doute le seul animal sacrificiel alors disponible. Des arrivées austronésiennes ultérieures réintroduisirent le terme *lambo*, qui garda alors parfois son sens de « bœuf » (Beaujard 2003). De même, le terme *fontsy* (du PMP \*punti) désigna d'abord le ravenale (« arbre du voyageur ») sur la côte Est, puis dans certaines régions, le bananier — le mot *akondro*, d'origine bantoue, s'était imposé presque partout —. On trouve en outre le terme *ontsy* en certains points des côtes Est et Ouest de Madagascar, qui représente un emprunt à une langue de Sulawesi (Adelaar 1995a) et correspond vraisemblablement à une arrivée postérieure aux premières migrations.

21. Rappelons que Raminia est à rapprocher du nom Ramni par lequel les géographes arabo-persans désignaient le Nord de Sumatra.

22. Cf. le terme *Zabag/Zabaj*, qui désigne chez les géographes arabo-persans Sumatra, Java ou... les Comores (dans un passage d'Idrisi).

on trouve *kudi* en kui, et *kûli* en konda, « grain de riz avec ses enveloppes », *ampombo*, « son de riz » [kimrima : *pumba*, « son » ; mambwe : *ma/pumbu*, *id.* ; biisa, lala, lemba : *chi/pumbu*, « sommet de sorgho dont les grains ont été enlevés » (Dahl 1978)]<sup>23</sup>. Plus localement, sur la côte Ouest, on a relevé le terme *mele*<sup>24</sup>, du comorien *mele*, *maele*, riz en paille<sup>25</sup>. Hébert a suggéré avec vraisemblance une origine est-africaine pour le *vary manga* signalé par Flacourt (*varemanche*) dans l'Anosy au XVII<sup>e</sup> siècle, et pour la variété de riz dite *vary rojo* connu dans le Nord de Madagascar et sur les Hautes Terres [en rapprochant *rojo* de l'arabe *ruzz*, riz (Hébert s.d. ; 2000 : 395-396) ; j'ai signalé *rozy*, « riz », dans le parler secret anakara (Beaujard 1998b : 117)]. Flacourt citait une autre variété appelée *varehondre* (*vary hondry*), à rattacher peut-être au swahili *konde*, champ planté, ou à *kundi*, « balle, glume ».

À l'inverse, le terme swahili *wali*, riz cuit, témoigne peut-être d'une influence austronésienne en Afrique de l'Est, venant soit de Madagascar, soit directement de l'Insulinde. Nurse et Hinnebusch (1993 : 647) reconstruisent cependant ici \**wali* en Proto-Sabaki (<\**gàdi* en Proto-Bantou) (à l'origine de termes *wali*, *wari*, *kagari*...), et notent une similitude — terme et signification — avec l'Inde. Par ailleurs, comme sur la côte est-africaine, le grain de riz est à la base du système de poids malgache : le malgache *vary*, poids d'un grain de riz, 1/720 de la piastre, correspond au swahili *wari* (en *kipemba*) (Sacleux 1939 : 1014, 1017 ; Hébert s.d.).

Des termes relatifs à des techniques sur l'essart sont aussi d'origine est-africaine : *trematrema*, qui désigne un brûlis de 1 à 3 ans en pays betsimisaraka du Nord-Est, vient du swahili *tema*, « couper », *tematema*, « taillader, hacher », ou comorien *rema*, « *id.* ». Le mot *savoka*, repousse arbustive plus ancienne, est en revanche d'origine austronésienne (Beaujard 1998a : 635). Le tañala *kirinjo*, qui désigne la plate-forme sur pilotis sur laquelle le paysan se juche pour guetter et chasser les oiseaux lorsque le riz est proche de la maturité, est à rapprocher du swahili *kilingo* (dialectes du Sud, kimvita), « *plate-forme levée sur quatre pieux ou dans un arbre par le veilleur d'un champ pendant qu'il fait la chasse aux oiseaux* ».

23. Les termes *ampango*, « croûte de riz », et *ampangoro*, « riz cuit de manière à ce que toute l'eau soit évaporée », sont aussi d'origine bantoue [cf. KiZezuru *pangu*, « partage d'un reste de repas », *pangura*, « diviser en parts » (Hannan, 1987 : 508)]. « *Toute une partie du vocabulaire rizicole est bantoue* », écrit également Simon (2006 : 274), « mololo, akotry, mongo, ampongo, Ouest et Centre Est ampombo, ampango, ampangoro ».

24. Il figure (*mele*, *mely*) dans le manuscrit du dictionnaire sakalava de Mahavere et Fagereng (mais pas dans la version dactylographiée) (Gueunier comm. pers.).

25. Rapport avec le tamoul *nel*, riz, paddy ?

Tous ces termes africains témoignent des relations entre Madagascar et l'Afrique entre les VIII<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

## La grande igname

À côté du riz ou avec le riz, la « grande igname », *Dioscorea alata* L., constituait sans doute une culture majeure des anciens Malgaches. La culture se opérant de manière plus ou moins extensive, sur des essarts de collines, ou intensive, avec creusement de trous que l'on fumait. Cette technique permettait d'obtenir des ignames de très grande taille (*cf. infra*) ; elle a peut-être été introduite dans la Grande Île après les premières arrivées (au XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle ?).

Le nom malgache *ovy* de *Dioscorea alata* L. correspond au *ubi* de nombreuses langues insulindiennes, du Proto-Malayo-Polynésien [PMP] \*qubi(h) (Dyen 1953). Pratiquement inconnue le long de la voie sabéenne, elle a dû être acheminée en Afrique directement par une route transocéanique. Sur les Hautes Terres de Madagascar, elle porte le nom de *ovibe*, « grande igname » ou « grand tubercule ». L'igname *Dioscorea esculenta* (Lour.) Burk. (= *D. fasciculata* Roxb.) représente une autre espèce originaire d'Asie du Sud-Est cultivée anciennement à Madagascar et en Afrique. Elle pourrait être arrivée postérieurement à *Dioscorea alata*.

En Anosy, au XVII<sup>e</sup> siècle, Flacourt décrit diverses ignames. L'*ovy fotsy* est sans doute *Dioscorea alata* L., et les cambares (*kambary*, *kambaro* ; Cauche donne *ovihambara*) *Dioscorea esculenta* (Lour.) Burk. ou peut-être une variété de *Dioscorea alata* : Boiteau (1997) identifie *ovikambarina*, *ovikambary* (antemoro, antefasy, antesaka) comme un cultivar de *D. alata* L. et/ou *D. bemarivensis* Jum. et H. Perrier, et une igname appelée *mavondro* comme *D. esculenta* (Lour.) Burk.<sup>26</sup>. Selon Boiteau *et al.* (1999 : III, 6), « *D. esculenta* s'est largement naturalisée sur la côte Est, tandis que *D. alata* reste tributaire de l'homme pour sa multiplication et sa culture ».

Le terme *kambara* ou *kambary* a été relevé dans diverses régions de l'île. Le Français Mayeur mentionne les « cambarres » en Imerina en 1785 (1913 : 41). On note *kambary* en betsimisaraka pour igname, et *kambara* en antemoro (Dez comm. pers.). En pays betsileo, *kambara* sert à désigner la

---

26. Il suit ici Perrier de la Bathie qui estime en outre, sans explication sur ce point, que *D. esculenta* n'a été introduite qu'au XVII<sup>e</sup> siècle (1933 : 14-15).

patate douce. On peut rapprocher le terme « cambarre », *kambaro*, du bengali *khamalu*, qui désigne *D. alata* L. — la proposition de Perrier de la Bathie qui fait dériver *kambare* de *kam*, « terme d'origine indienne » / *arina*, « suie », n'explique pas la forme *kambaro* —. L'arrivée du terme *khamalu/kambaro* est sans doute postérieure à celle de *ubi/ovy*.

J'ai signalé que des rituels relevés en Anosy au XVII<sup>e</sup> siècle montrent le rapport de l'« igname blanche » *ovifotsy* (*Dioscorea alata* L.) et du pouvoir royal dans cette région, rapport qui renvoie à l'Indonésie orientale et à la Mélanésie (Beaujard 1991 : 391 ; et 1995)<sup>27</sup>. Pendant le rituel du « Ramavaha » (« Ramadan »), après que le prince « Dian Machicore » [Andriamasikoro] eut commencé la récolte dans ses rizières, « *les Nègres [ses vassaux] apportèrent pour le tribut [...] chacun quatre paniers de riz et trente d'ignames* ». À l'inauguration de la maison de « Dian Tserongh », le roi « Dian Ramach » lui fit présent « *d'un collier de grains d'or, de dix-huit paniers de riz et d'autant de paniers d'ignames* ». Plus intéressant encore, « Dian Tserongh » envoya à Flacourt une igname d'une si grande taille « *que deux Nègres [la] portaient en tacon [brancard], et en étaient bien chargés* » (Flacourt, éd. Allibert 2007 : 170, 199)<sup>28</sup>. La valorisation de la taille des ignames, symboles de puissance, évoque des pratiques culturelles et rituelles bien connues en Mélanésie, ainsi les ignames batane en Nouvelle-Calédonie (Leenhardt 1980 : 133-134). Kaberry montre que l'obtention de grandes ignames et des cérémonies d'échanges avec des partenaires rivaux fondent en grande partie le statut et le prestige de l'homme dans la société Abelam de Nouvelle-Guinée : « *Essayer d'amener son partenaire à accepter une igname plus grosse (et un plus grand nombre) que celle qu'il a donnée [...] ne constitue pas un acte de générosité mais un moyen de montrer sa supériorité* » et sa force (Kaberry 1942 : 348). Il semble bien que le geste de « Dian Tserongh » faisant envoyer à Flacourt une igname « grosse comme le corps d'un homme » renferme la même idée. Ces faits posent le problème d'influences orientales — mais certainement pas mélanésiennes — dans le peuplement de Madagascar (influences qui ne remontent pas nécessairement aux premières migrations). Il est permis de se demander toutefois si l'importance de l'igname renvoie nécessairement à l'Indonésie orientale.

27. Sur l'importance ancienne de l'igname à Madagascar, cf. aussi Raison (1992).

28. Cf. par ailleurs la présentation (comme offrande des prémices) par le chef non noble Hagamainty au roi Andrianampoinimerina (fin XVIII<sup>e</sup> siècle) d'un énorme manioc obtenu par des techniques spéciales, qui montre le transfert de l'igname au manioc des pratiques culturelles et de la symbolique attachées à ces tubercules de pouvoir [Callet 1981 (1908) : II, 809 ; *l'Histoire des Rois (Tantara ny Andriana)* est un ensemble de traditions recueillies en Imerina par le Père Callet au XIX<sup>e</sup> siècle].

Certaines régions d'Indonésie occidentale conservaient peut-être, au premier millénaire et même plus tard, des traits culturels aujourd'hui cantonnés à l'Indonésie orientale. Les techniques d'horticulture intensive de l'igname, souligne en tout cas Bonnemaïson (1996 : 397), « *n'existent que dans les aires culturelles où l'igname domine* ». Elle sont si particulières qu'une « invention » indépendante semble moins probable qu'un phénomène de diffusion. Il faut de plus rappeler que le Sud-Est malgache et le pays betsileo montrent de plus un terme *taho*, pour le taro, qui ne peut dériver que de langues de Timor (Beaujard 2003).

Il existe un argument linguistique à une antériorité ou à une importance particulière des tubercules. *Vokatra*, « récolte; production ; produits de la terre », signifie aussi « déterrer » ; il s'agit d'un emprunt au malais *bongkar*, action de sortir du sol, de déterrer (Adelaar 1989) (du PMP : \*buNkaR, Wolff 1974) (cf. aussi Dez 1965 : 202).

Globalement aujourd'hui, les tubercules (igname, taro, et les plantes américaines, manioc, patate douce) se trouvent symboliquement dévalorisés, classés dans une catégorie « noire » (et reliés aux autochtones et aux dépendants), en opposition au riz, aliment « blanc », associé au roi et aux aristocrates. La culture des ignames ne semble donner lieu aujourd'hui à aucun rituel. L'arrivée vers le XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle d'Indonésiens qui initient le développement d'une riziculture humide intensive en même temps que celui de systèmes royaux fortement hiérarchisés est, en fait, à l'origine de cette dévalorisation aujourd'hui générale des plantes « noires » — liée en outre à une influence islamique — et à celle de la divinisation du riz. Il est à noter qu'Abû Zayd, au IX<sup>e</sup> siècle, mentionne les plantes et nourritures d'Afrique de l'Est comme « noires » : il cite sorgho, canne à sucre et le produit de certains arbres.

En dépit de ce qui vient d'être dit, les données n'indiquent pas que les cultures de l'igname précédèrent celle du riz à Madagascar. Mais il est permis de penser qu'au-delà d'une construction symbolique et politique qui intervient à partir du XIII<sup>e</sup> siècle peut-être, l'opposition aliment blanc/aliments noirs, recoupant des techniques différenciées, recouvre les apports de groupes de population distincts au fil des siècles. Des populations austronésiennes d'origines diverses pratiquaient peut-être différents types d'agriculture sur les côtes puis à l'intérieur des terres : rizicultures humide et sèche et production de tubercules, parfois en un système proche de l'horticulture du Pacifique (Barrau 1965 : 56). La coexistence de plusieurs systèmes culturels correspond aussi sans doute à différentes stratégies de subsistance de la part des groupes qui se mettent en place.

## Le cocotier

Les premiers Austronésiens apportèrent sans doute avec eux des noix de coco (cf. aussi Allibert 1991). Le terme malgache pour le cocotier et sa noix est généralement *voanio*, qui, étymologiquement (*voa/nio*), signifie « fruit du cocotier ». On trouve aussi *nio* (betsimisaraka ancien, antemoro, antaisaka) pour l'arbre, du PMP \*niuR, cocotier. L'appellation du cocotier et, sans doute, la plante elle-même semblent venues directement de l'Insulinde. Le cocotier a été signalé sur les côtes Est et Ouest de Madagascar dès les premiers contacts des Européens avec la Grande Île.

D'autres termes sont d'introduction plus « récente » pour la plante, son fruit ou des produits qui en dérivent. Dans le Nord de Madagascar, la noix de coco porte le nom de *dafo* ; on relève en outre *kamba* (antankaraña) pour désigner les fibres de cocotier. *Dafo* est identique au swahili *dafu*, « coco à boire, plein d'eau, avec un commencement d'amande sous forme de gelée blanche », qui dérive sans doute du bengali *dab*, coco non mûr (Sacleux 1939 : 160). On trouve aussi *kamba* en swahili, cordage, arabe *kenbâr*, corde faite avec des fibres de cocotier. Le terme *kamba* est sans doute d'introduction relativement récente à Madagascar, puisqu'on n'a pas eu la fricativisation *k > h* observée dans les emprunts anciens. Sont apparentés à *dafo* le vezo *madrafo*, *majafo*, « noix de coco à boire, noix de coco encore très jeune dont l'eau est encore abondante et sucrée et dont l'amande se présente encore sous forme d'une pâte qu'on râcle après avoir bu l'eau », à rapprocher du malgache de Mayotte *kijavo* et de l'antankaraña *sijavo*, ainsi que du comorien *hijavu* (Gueunier comm. pers.).

Dans le Nord de Madagascar toujours, on appelle *trembo* le vin obtenu à partir de la sève que l'on fait couler de l'inflorescence du cocotier, du comorien *trembo*, « sève du cocotier qu'on extrait par une incision de l'inflorescence ; vin de palme doux ou fermenté » (en swahili : *tembo*) (Ahmed-Chamanga 1992 : 214)<sup>29</sup>. On peut toutefois se demander si le swahili ne dérive pas du malais *tebu*, canne à sucre, et ne révèle pas ici une influence austronésienne ancienne sur la côte est-africaine.

On peut supposer que les anciens Malgaches utilisaient pour leurs navires les fibres du cocotier de la même manière que les marins de tout l'océan Indien, mais les techniques de fabrication des bateaux cousus se sont perdues, sauf, dans une certaine mesure, pour le Sud-Est jusqu'au XIX<sup>e</sup>

---

29. *Tembo*, en malgache du Nord, désigne en outre le sperme. Des rapports sont établis de manière universelle entre jus de certaines plantes et sperme.

siècle, où Grandidier signale des bateaux cousus chez les Rabakara de Farafangana.

### Safran d'Inde

Le safran d'Inde, *Curcuma domestica* Val. (= *Curcuma longa* Koenig non L.) (famille des Zingibéracées) a sans doute été apporté très tôt à Madagascar par des Austronésiens. Son nom malgache *tamotamo*, connu dans toute l'île<sup>30</sup>, dérive probablement du malais banjaraï *tamo* [malais *temu*, emprunt possible au javanais (Mahdi comm. pers.)], gingembre sauvage, terme générique pour *Curcuma sp.* et plantes voisines (Adelaar 1989). Dempwolff (1938) avait reconstitué au niveau du PMP le vocable \**tamu*, \**t'mu*, plante à condiment, mais Wolff (1994 : 521) ne pense pas qu'il s'agisse de proto-formes reconstituables<sup>31</sup>. Comme en Asie du Sud-Est, le safran d'Inde est utilisé dans la Grande Île comme condiment, comme plante tinctoriale (il servait à teindre les fils en jaune et en vert en mélange avec l'indigo et avec du jus de citron), mais surtout dans le domaine médico-religieux (le *Curcuma* est une plante protectrice, liée à la terre).

Parmi les plantes venues avec les premiers migrants, je n'ai pas retenu la calebasse, *Lagenaria siceraria* [Molina] Standl. Le terme *voatavo* qui la désigne parfois à Madagascar, du PMP \**tabu*, récipient pour puiser de l'eau (Dempwolff 1938), n'est en effet utilisé que dans une partie de l'île. Je ne considère pas non plus *Hibiscus tiliaceus* L. (famille des Malvacées) comme venu avec les premiers migrants. Ici encore, le terme *varo*, emprunt au malais *baru* [du PMP \**baRu(h)*, *Hibiscus* (Dyen 1953)], n'est connu que dans certaines régions (côte Est). Ce terme est arrivé — avec la plante ? — à une époque indéterminée. Les Malais ont étendu l'aire de cet arbre, utilisé pour ses fibres et son bois, en le plantant. À Madagascar, on l'utilisait pour faire des cordes.

\*

30. On trouve localement en sakalava et en antankaraña les termes *gingisy* et *gingiza*, sans doute de l'arabe d'Oman *gezo*, *Curcuma*.

31. On peut reconstruire \**kunij*, *Curcuma*, d'où dérive le betsimisaraka *honitra*, plante utilisée pour teindre en rouge.



Porteurs d'un savoir agricole de régions tropicales humides associant riz et ignames, les Austronésiens mirent en valeur les régions les plus arrosées de l'île (côtes Nord et Est), mais aussi, très tôt sans doute, une partie des Hautes Terres. L'époque de leur arrivée en Imerina demeure toutefois débattue. Du pollen de *Cannabis* a été mis en évidence *ca.* 2200 BP au lac Tritrivakely et vers 500 ap. J.-C. au lac Kavitaha (Burney 1987c ; Burney *et al.* 2004 : 32). Burney montre en outre une augmentation ultérieure des charbons dans les sédiments vers 600 apr. J.-C. à Kavitaha et au VIII<sup>e</sup> siècle au lac Tritrivakely, augmentation qu'il relie à l'activité de l'homme (Burney 1987b ; Burney *et al.* 2004)<sup>32</sup>. Il n'exclut pas un apport ancien du chanvre (plante d'origine indienne) par des marins, et une présence humaine sur les Hautes Terres vers 500 apr. J.-C. (Burney 1987a : 141 ; et 1987c : 374), mais il est possible de songer aussi à une dispersion du pollen de chanvre par les oiseaux, de l'Afrique à Madagascar (Dewar comm. pers.)<sup>33</sup>, même si sa présence, aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, à la fois dans l'Itasy et le Vakinankaratra, incite effectivement à croire à un lien avec une présence humaine. Rien ne permet d'affirmer cependant que cette présence humaine éventuelle est liée à des locuteurs austronésiens. Dewar a insisté sur le fait que les objets mis à jour dans les fouilles archéologiques pour le premier millénaire n'apportent pas la preuve de l'existence d'une « culture indonésienne » à Madagascar (Dewar 1997a : 487)<sup>34</sup>.

Si l'époque en demeure incertaine, les trajets suivis par les premiers Austronésiens, de la côte (Est ou Nord-Ouest ?) vers les Hautes Terres restent également à découvrir. Certains migrants bantous vont par ailleurs très tôt occuper d'autres espaces, avec l'essartage de régions plus sèches de la côte Ouest. Ils apportent des espèces africaines adaptées aux conditions de ces zones : le sorgho et des légumineuses : voire *Vigna unguiculata* (L.) Wal. et pois bambara *Vigna subterranea* (L.) Verdc. L'époque d'arrivée des premiers Bantous et les modalités de cette arrivée ne sont pas connues, mais les transformations du couvert végétal vers 1000 dans le Nord-Ouest malgache pourraient correspondre à l'introduction du bétail par des

---

32. La datation au lac Kavitaha est entre 530 et 780, et 630-1000 au lac Tritrivakely.

33. Le chanvre est en outre un gros producteur de pollen, et on peut rencontrer ce dernier dans des sédiments lors même que la plante est faiblement représentée dans la végétation.

34. Curieusement, « la dominance du malgache comme langue et la contribution à l'évidence importante des Indonésiens dans le pool génétique de l'île n'ont pas encore leur équivalent dans la culture matérielle pré-historique » (Dewar 1995 : 315).

agriculteurs bantous vers le IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Le fait que le voème porte partout à Madagascar le terme *voanemba* ou *voaemba* indique une introduction ancienne<sup>36</sup>. De même, le pois bambara est dénommé *voanjo* dans la plupart des régions de l'île, à rapprocher du Proto-Bantou \*-jùgú [Guthrie]. Le sorgho a généralement le nom *ampemba* ou un nom proche de ce dernier, terme d'origine bantoue [Proto-Bantou-Est \*pemba (Nurse et Hinnebusch)]. Le bananier a pu être apporté avec ces premiers Bantous à Madagascar ; le nom malgache le plus courant est *akondro*, que l'on peut rapprocher du swahili (kiungudya : *ki/kondo*, banane)<sup>37</sup>. Il en est de même pour le taro, dénommé *sonjo* ou *saoña* dans une grande partie de Madagascar, que l'on peut rapprocher du ki-Pemba *sōnga*, et du ki-Gunya *ncōnga* (Sacleux)<sup>38</sup>.

- 
35. Cette introduction a eu des répercussions sur le couvert végétal et sur une faune subfossile (Burney *et al.* 2003 : 10802 ; et 2004 : 33 ; *cf.* aussi Dewar 1984 1997b). Le zébu est présent à Dembeni (Mayotte) au IX<sup>e</sup> siècle. Le premier signe de l'introduction de bétail à Madagascar vient d'Amparihibe, à Nosy Be, où on note une augmentation des spores du champignon *Sporormiella* vers le IX<sup>e</sup> siècle (datation comprise entre 779 et 1020 apr. J.-C.) avec également une augmentation de charbon dans les sédiments. On a des indices d'élevage du bétail sur les Hautes Terres deux siècles plus tard au lac Kavitaha (Burney *et al.* 2003 : 10802-10803 ; et 2004 : 35). Wright, Radimilahy & Allibert (2005) signalent une augmentation du charbon de bois dans les sédiments du lac Amparihibe (Nosy Be) et dans la vallée de la Sambirano (Nord-Ouest de Madagascar) au début du second millénaire.
36. On peut rapprocher *voanemba* du shona *nyemba* (en KiKaranga, KiKorekore, KiManyika, KiZezuru) (Hannan 1987 : 946), rapprochement qui semble impliquer des rapports entre côte Ouest malgache et région du Zambèze. Une origine asiatique ne peut être totalement exclue pour le shona *nyemba* (et pour le malgache *voaemba*). Toutefois, un terme *nyemba* se rencontre également dans des langues géographiquement proches : yao, sena (*Vigna unguiculata*) et nyanja. « Un thème *-lemba* est attesté avec le même sens dans des langues de l'intérieur (*bemba, taabwa, lenje*), mais le passage éventuel de l à ng (n vélaire) pose difficulté » (Philippson comm. pers.).
37. On trouve aussi en comorien KiNgazidja *ng/kudu*, sorte de banane (Guthrie), et *hikundru*, banane mûre sur pied. Le terme courant pour bananier en comorien est cependant *trindri*, et *sindza* (*ma-*) pour une banane mûre.
38. Watson (1983 : 68) donne en outre le terme *msanga* dans l'Usambara, et le relie à une introduction sud-arabique, « où la plante était connue comme *zanj* ». Schweinfurth avait relevé au Yémen le terme *zanj* pour désigner le taro, terme mis en relation avec les noms arabo-persans *Zanj, Zenj*, qui désignent les noirs de la côte est-africaine (*cf.* Portères 1960 : 175-176). Schweinfurth (1912 : 163) orthographie les termes *sanj* et *sang* parce qu'il transcrit *s* la lettre arabe *zây*. J'ai signalé plus haut que l'on trouve par ailleurs à Madagascar de manière plus localisée géographiquement le terme *taho* pour désigner le taro, terme que l'on peut rattacher à des langues de Timor (Beaujard 2003). Il correspond sans doute à des arrivées austronésiennes intervenues au second millénaire.

...

Il est à noter qu'un bananier sauvage du type *Musa acuminata* dont les fruits portent des graines a été trouvé sur l'île est-africaine de Pemba. Il a dû être apporté dans cette île par des Austronésiens, à une époque non déterminée. Un bananier à graines a également été signalé sur la côte Nord-Est de Madagascar, à l'embouchure de la rivière Lokoho. Boiteau *et al.* (1999, t. I : 94) indiquent à son sujet :

« Introduit très anciennement [il est] devenu subspontané dans la basse vallée de la Lokoho et de quelques autres rivières. Ses fruits sont bourrés de graines, la pulpe très réduite n'est jamais consommée ; on ne sait si elle est considérée comme toxique ou frappée d'un interdit très ancien. [...] Il semble que cette espèce originaire d'Indonésie ait été importée à l'embouchure de la Lokoho lors d'une très ancienne arrivée de nomades marins. Localement, la plante est bien connue et a donné son nom au village de Maroambihy, en aval de Beloaka. Malgré de nombreuses recherches, elle n'a jamais été trouvée ailleurs dans Madagascar. »

Le nom *ambihy* est formé à partir de *vihy*, « grain(e) » : « avec des graines »<sup>39</sup>. Si l'introduction est certainement « ancienne », rien ne prouve toutefois qu'elle remonte aux premières arrivées. Le caractère localisé de la plante indique plutôt une arrivée « récente ». Toutefois, ce bananier était peut-être connu ailleurs sur la côte Est. Un mythe recueilli en pays tañala mentionne en effet une « graine de bananier » : la divinité chtonienne Mbodisy (de l'arabe « Iblis », diable) sème une graine de bananier et récolte le jour même un régime de bananes mûres (Beaujard 1991 : 339, 521).

---

Une autre Aroïdée asiatique, peut-être originaire de la région indienne, est présente à Madagascar : *Alocasia macrorhizos* (L.) G. Don. Son nom dérive du PAN \*biRaq, *Alocasia sp.*, dans nombre de langues austronésiennes. Le nom malgache *viha* hérité de \*biRaq s'applique à *Typhonodorum lindleyanum* Schott. (famille des Aracées), plante sauvage de marais qui ressemble à *Alocasia*. Ce déplacement du terme prouve que les premiers Austronésiens parvenus à Madagascar n'apportaient pas l'*Alocasia* avec eux, mais qu'ils connaissaient cette plante. Le nom malgache d'*Alocasia macrorhizos* est *saonjom-biha*, ou *saombia*, « taro-*viha* », nom composé qui confirme une arrivée ultérieure de la plante. Par ailleurs, une variété de taro « à grosses côtes » porte en Imerina le nom de *saonjokira* (*saonjo/bira*). Le terme représente un emprunt au malais *bira*, apporté par des Austronésiens postérieurement au terme *viha* [en malais, *bira* désigne *Alocasia macrorhizos* (L.) G. Don]. Le nom composé *saonjokira* montre aussi une arrivée du mot *bira* à Madagascar postérieurement à *saonjo* ou termes voisins [sur *v* ou *b/k*, cf. Beaujard 1998a : 14 ; cf. aussi le nom « Madagascar » au lieu de « Madagasbar » (dans Marco Polo)].

39. Cf. banjarais, sama sitangkai : *bigi*, « pépin, noyau » ; sama sulsel : *bigi*, « pépin, noyau, graine de céréale » ; *bigi peler*, « testicule » ; matan : *bigi polir*, *id.* ; sama (bajo) : *bigi*, « semence ». Il est curieux que Boiteau affirme que « le nom *ambihy* ne fait l'objet d'aucune tradition locale ». Le lien avec *vihy* ne fait aucun doute.

Le bananier *Musa textilis* Née, originaire des Philippines, était par ailleurs présent sur les Hautes Terres de Madagascar avec le nom d'*akondro lahy* (« *akondro mâle* »). Ce bananier, dont le fruit, « bourré de graines », est immangeable, avait été cultivé en Imerina pour la production d'une fibre appréciée. « *On en faisait des tissus artisanaux assez grossiers appelé lamba sarika* ». « *En 1912, G. Fontoynt note qu'il n'existe plus qu'un seul pied de ce Musa textilis, à Ambohimanga* » (Boiteau *et al.* 1999 : I, 80)<sup>40</sup>. L'époque d'arrivée de ce *Musa* est difficile à préciser<sup>41</sup>. Flacourt signale l'utilisation du bananier pour la fabrication de tissus sur les Hautes Terres, dans ce qui est aujourd'hui le pays betsileo, et sur la côte Est. Selon Mayeur, qui écrit en 1785 (1913 : part. 1, 160), « *dans l'Imerina, du temps d'Andriamasinalona, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, un lamba [tissu] de fil de bananier était un présent que le roi faisait dans les grandes occasions et dont les nobles seuls pouvaient se vêtir* ». Selon Chapelier et Hugon [1808 (1912 : 311-313)], ces étoffes étaient faites avec les fibres d'une certaine espèce de bananiers nains qui ne mesuraient pas plus de 1 m à 1 m 30, *akondro lambo* ou *sarec* (*akondro sarika*) (*sarika* : « brin, action de tirer les fils du bananier ») (A. & G. Grandidier 1928 : 169-170, note 2f).

Plante d'origine africaine, mais pas nécessairement introduit d'Afrique, le ricin, lui, est présent pour la première fois dans des sédiments du lac Kavitaha datés *ca.* 1000 apr. J.-C. Des animaux proprement africains sont peut-être introduits également à cette époque, comme la tortue *Kinixys belliana* (Raselimanana & Vences 2003, Walsh 2007) et la pintade *Numida meleagris*. Dans le Nord de Madagascar, Bantous et Arabo-Persans se mêlent aux Malgaches déjà installés, dans une première phase de métissage. À la fin du premier millénaire, grâce à l'ensemble de plantes et de techniques dont disposent les populations d'agriculteurs, les signes d'activité humaine s'étendent désormais à toutes les régions de la Grande Île.

\*

\* \*

---

40. Ce bananier n'est pas cité par Perrier de la Bathie.

41. Il fut introduit par un colon du nom de Guénaud à Vatohandry en 1889, mais cette introduction ne peut être à l'origine des *Musa textilis* signalés en Imerina.

## Bibliographie

ABE Y.

- 1982 « L'origine du nom de la bêche malgache (*fangady/fangaly*) », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, XXIX, I, pp. 57-73.

ADELAAR K.A.

- 1989 « Malay influence on Malagasy : linguistic and culture-historical implications », *Oceanic Linguistics*, vol. XXVIII n° 1, pp. 1-46.
- 1991 « New ideas on the early history of Malagasy », *Papers in Austronesian Linguistics*, n° 1 (*Pacific Linguistics*, éd. H. Steinhauer, A-81), pp. 1-22.
- 1995a « Asian roots of the Malagasy : a linguistic perspective » (texte révisé d'une communication présentée au colloque *Malagasy cultural identity from an Asian perspective*, Leiden, mars 1994), *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 151-III, pp. 325-356.
- 1995b « Une perspective linguistique sur les origines asiatiques des Malgaches », dans : S. Evers & M. Spindler (éds.) : *Cultures of Madagascar : Ebb and Flow of Influences. Civilisations de Madagascar : Flux et Reflux des Influences*, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, Leiden, pp. 47-55.
- 2006 « The Indonesian migrations to Madagascar : Making sense of the multidisciplinary evidence », dans : T. Simanjuntak, I.H.E. Pojoh & M. Hisyam (éds.), *Austronesian Diaspora and the Ethnogenesis of People in Indonesian Archipelago*, Lipi Press, pp. 205-232.
- 2009 « Towards an integrated theory about the Indonesian migrations to Madagascar », dans : P.N. Peregrine, I. Peiros & M. Feldman (éds.), *Ancient Human Migrations : a Multidisciplinary Approach*, Salt Lake City, University of Utah Press, pp. 149-172.

AHMED-CHAMANGA M.

- 1992 *Lexique Comorien (Shindzuani)/Français*, Paris, L'Harmattan.

AICHELE W.

- 1936 « Eine neu erschlossene frühindonesische Literatursprache in ihrem Einfluss auf das Altjavanische », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, n° 90, pp. 18-19.
- 1954 « Sprachforschung und Geschichte im Indonesischen Raum », *Oriens Extremus*, n° 1, pp. 107-122.

ALLIBERT C.

- 1991 « Waqwaq : végétal, minéral ou humain ? », *Etudes Océan Indien*, n° 12, pp. 171-189.
- 1992 « Le monde austronésien et la civilisation du bambou : une plume qui pèse lourd : l'oiseau Rokh des auteurs arabes », *Taloha*, n° 11, pp. 167-181.
- 1998 Compte-rendu de M. Horton, *Shanga, the archeology of a Muslim trading community on the coast of East Africa* (1996), *Etudes Océan Indien*, n° 25-26, pp. 31-36.
- 2007 « Migration austronésienne et mise en place de la civilisation malgache. Lectures croisées : linguistique, archéologie, génétique, anthropologie culturelle », *Diogène*, pp. 6-17.

BARRAU J.

- 1965 « Histoire et préhistoire horticoles de l'Océanie tropicale », *Journal de la Société des Océanistes*, t. XXI, n° 21, pp. 55-78.

BEAUJARD P.

- 1991 *Mythe et société à Madagascar (Tañala de l'Ikongo). Le chasseur d'oiseaux et la princesse du ciel*, préf. G. Condominas, Paris, L'Harmattan.
- 1995 « Les rituels en riziculture chez les Tañala de l'Ikongo (Sud-Est de Madagascar). Rituels, mythes et organisation sociale », dans : S. Evers & M. Spindler (éds.), *Cultures of Madagascar : Ebb and Flow of Influences. Civilisations de Madagascar : Flux et Reflux des Influences*, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, Leiden, pp. 249-279.
- 1998a *Dictionnaire Malgache-Français (dialecte tañala, Sud-Est de Madagascar) avec recherches étymologiques*, Paris, L'Harmattan.
- 1998b *Le parler arabico-malgache du Sud-Est de Madagascar. Recherches étymologiques*, Paris, L'Harmattan.
- 2003 « Les arrivées austronésiennes à Madagascar : vagues ou continuum ? », *Etudes Océan Indien*, n° 35-36, pp. 59-147.

À paraître (2010) *Les mondes de l'océan Indien*, 2 vol.

À paraître *Histoire et voyages des plantes cultivées à Madagascar avant l'arrivée des Européens.*

BELLWOOD P.

1996 « The origins and spread of agriculture in the Indo-Pacific region : gradualism and diffusion or revolution and colonization ? », dans : D.R. Harris (éd.), *The Origins and Spread of Agriculture and Pastoralism in Eurasia*, London, UCL Press, pp. 465-498.

BLENCH R.

2007 « New palaeogeographical evidence for the settlement of Madagascar », *Azania*, XLII, pp. 69-82.

2009 « Bananas and plantains in Africa : re-interpreting the linguistic evidence », *Ethnobotany Research & Applications*, n° 7, pp. 363-380.

À paraître (2009) « New evidence for the Austronesian impact on the East African coast », dans : C. Anderson, J. Barrett & K. Boyle (éds.), *Global Origins and the Development of Seafaring* (Proceedings of the Conference held in Cambridge, 19<sup>th</sup>-21<sup>st</sup> sept. 2007), Cambridge, McDonald Institute Monographs.

BLUST R.

2005 « The linguistic macrohistory of the Philippines : some speculations », dans : Hsiu-chuan Liao & C. R. Galvez Rubino (éds.), *Current Issues in Philippine Linguistics and Anthropology. Paranga I kay Lawrence A. Reid???*, Manille, The Linguistic Society of the Philippines and Summer Institute of Linguistics Philippines, pp. 31-68.

BOITEAU P., BOITEAU M. & ALLORGE-BOITEAU L.

1997 *Index des noms scientifiques avec leurs équivalents malgaches. Dictionnaire des noms malgaches de végétaux (extrait du Dictionnaire des noms malgaches de végétaux)*, Grenoble, C. Alzieu.

1999 *Dictionnaire des noms malgaches de végétaux*, 4 t., Grenoble, C. Alzieu.

BONNEMAISON J.

1996 « Gens du taro et gens de l'igname », dans : M. Julien, M. et C. Orliac, B. Gérard, A. et H. Lavondès & C. Robineau (éds.), *Mémoire de pierre. Tradition et archéologie en Océanie.*

*Hommage à José Garanger*, Paris, Publication de la Sorbonne, pp. 389-404.

BURNEY D.A.

1987a « Late Holocene vegetational change in Central Madagascar », *Quaternary Research*, n° 28(1), pp. 130-143.

1987b « Late quaternary stratigraphic charcoal records from Madagascar », *Quaternary Research*, n° 28(1), pp. 274-280.

1987c « Pre-settlement vegetation changes at Lake Tritrivakely, Madagascar », *Paleoecology of Africa*, n° 18, pp. 357-381.

BURNEY D.A., ROBINSON G.S. & BURNEY L.P.

2003 « Sporormiella and the late Holocene extinctions in Madagascar », *Proceedings of the National Academy Sciences of the USA*, n° 100, pp. 10800-10805.

BURNEY D.A., BURNEY L.P., GODFREY L.R., JUNGERS W.L., GOODMAN S.M., WRIGHT H.T. & JULL A.J.

2004 « A chronology for late prehistoric Madagascar », *Journal of Human Evolution*, n° 47, pp. 25-63.

CALLET F.

1981 *Tantara ny Andriana eto Madagascar*, 2 t. (reprod. de la 2<sup>e</sup> éd. de 1908), Antananarivo, Impr. Officielle.

CASPARIS J.G. de

1956 *Prasasti Indonesia II. Selected inscriptions from the 7<sup>th</sup> to the 9<sup>th</sup> century A.D.*, Bandung, Masa Baru.

1988 « Some notes on words of "Middle-Indian" origin in Indonesian languages (especially Old Javanese) », dans : L.S. Maria, F. Soenoto Rivai & A. Sorrentino (éds.), *Papers from the III European Colloquium on Malay and Indonesian Studies*, Naples, Istituto Universitario Orientale, Dipartimento di Studi Asiatici, Series Minor XXX, pp. 51-63.

CHAPELIER L.A.

1912 « Lettres de Chapelier copiées sur les originaux existant aux archives de Port-Louis. Annotées par G. Fontoynt », *Bulletin de l'Académie Malgache*, XII, pp. 297-371.

COEDÈS G.

1930 « Les inscriptions malaises de Çrîwijaya », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, n° 30, pp. 29-80.



DAHL O.C.

- 1951 *Malgache et Maanyan. Une comparaison linguistique*, Oslo, Egede Instituttet.
- 1978 « Bantu substratum in Malagasy », *Etudes Océan Indien*, n° 9 (Linguistique de Madagascar et des Comores), pp. 91-132.
- 1991 *Migration from Kalimantan to Madagascar*, Oslo, The Institute for Comparative Research in Human Culture.

DAMAIS L.-C.

- 1968 « La langue B des inscriptions de Srī Wijaya », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, n° 54, pp. 523-566.

DÉLIVRÉ A.

- 1974 *L'histoire des rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale*, Paris, Klincksieck.

DEMPWOLFF O.

- 1938 *Vergleichende Lautlehre des Austronesischen Wortschatzes*. I (1934), *Induktiver Aufbau einer Indonesischen Ursprache*. II (1937), *Deduktive Anwendung des Urindonesischen auf Austronesische Einzelsprachen*. III (1938), *Austronesisches Wörterverzeichnis*, suppléments 15, 17, 19, Berlin, Dietrich Reimer, pp. 5-191.

DEWAR R.E.

- 1984 « Extinctions in Madagascar. The loss of the subfossil fauna », dans : P.S. Martin & R.G. Klein (éds), *Quaternary Extinctions. A Prehistoric Revolution*, University of Arizona, Tucson, pp. 574-593.
- 1995 « Of nets and trees : untangling the reticulate and dendritic in Madagascar's prehistory », *World Archaeology*, n° 26 (3) (Colonizations of Islands), pp. 301-318.
- 1997a « Does it matter that Madagascar is an Island ? », *Human Ecology*, n° 25, pp. 481-489.
- 1997b « Were people responsible for the extinction of Madagascar's subfossils, and how will we ever know ? », dans : S.M. Goodman & B.D. Patterson (éds), *Natural Change and Human Impact in Madagascar*, Washington/London, Smithsonian Institute Press, pp. 364-377.

DEWAR R.E. & RAKOTOVOLOLONA S.

- 1992 « La chasse aux subfossiles : les preuves du XI<sup>e</sup> siècle au XIII<sup>e</sup> siècle », *Taloha*, n° 11, pp. 5-15.

- DEZ J.  
 1965 « Quelques hypothèses formulées par la linguistique comparée à l'usage de l'archéologie », *Taloha*, n° 1, pp. 197-214.
- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA B.  
 1988 « Madagascar », dans : N. Revel (éd.), *Le riz en Asie du Sud-Est. Atlas du vocabulaire de la plante. Articles*, Paris, EHESS, pp. 179-226.
- FANONY F.  
 1975 « La riziculture sur brûlis (*tavy*) et les rituels agraires dans la région de Mananara-Nord », *Terre Malgache*, n° 17, pp. 29-47.
- FERRAND G.  
 1932 « Quatre textes épigraphiques malayo-sanskrits de Sumatra et de Bangka », *Journal Asiatique*, n° 221, pp. 271-326.
- FLACOURT E. de  
 2007 *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, éd. C. Allibert, Paris, Karthala-INALCO (1<sup>re</sup> éd. Allibert : 1995 ; 1<sup>ee</sup> éd. Flacourt : 1658).
- FROBERVILLE B.H. de  
 ca. 1815 « Le Grand dictionnaire de Madagascar, de Barthélemy Huet de Froberville », édité par F. Ranaivo & J. Valette 1963-1974, *Bulletin de Madagascar*, 204 et sq. (édition partielle).
- GRANDIDIER A., CHARLES-ROUX, DELHORBE C., FROIDEVAUX H. & GRANDIDIER G.  
 1907 *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar [COACM]*, Paris, Comité de Madagascar et Union coloniale, t. V (1718-1800).
- GRANDIDIER A. & GRANDIDIER G.  
 1928 *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar. Vol. IV, Ethnographie de Madagascar. Tome 4 : Agriculture, forêts, élevage, industrie et commerce, travaux publics et moyens de transport, éducation, médecine*, Paris, Hachette, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales.
- GRIMES B.F., GRIMES J.E., ROSS M.D., GRIMES C.E. & TRYON D.T.  
 1995 « Listing of Austronesian languages », dans : D.T. Tryon (éd.), assist. éd. M. Malcolm, D. Ross *et al.*, *Comparative Austronesian Dictionary : An Introduction to Austronesian Studies*, t. I, New-York/Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 121-279.

- GUTHRIE M.  
1967-1972 *Comparative Bantu*, 4 vol., Farnborough, Gregg International.
- HANNAN M.  
1987 *Standard Shona Dictionary*, 1<sup>re</sup> éd. 1957, Harare, Bulawayo, The College Press.
- HÉBERT J.-C.  
1965 « La cosmologie malgache », *Annales de l'Université de Madagascar*, série « Lettres et sciences humaines, *Taloha*, n° 1, pp. 84-149.  
1993-1994 « Les Zavaga ou Zabaga indonésiens (= vazaha), artisans et trafiquants du fer, commerçants ou pirates (?), à Madagascar et aux Comores, aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles », *Omalv sy Anio*, n° 37-40, pp. 13-62.  
2000 « Manga > olomanga, Ramanga, Antemanga > zazamanga, Zafimanga », dans : C. Allibert & N. Rajaonarimanana (éds.), *L'extraordinaire et le quotidien. Variations anthropologiques. Hommage au professeur Pierre Vérin*, Paris, Karthala, pp. 387-421.  
s.d. *Les noms vernaculaires des plantes cultivées à Madagascar et leur origine*, tapuscrit inédit, 175 p.
- HURLES M.E., SYKES B.C., JOBLING M.A. & FORSTER P.  
2005 « The dual origin of the Malagasy in island Southeast Asia and East Africa : evidence from maternal and paternal lineages », *The American Society of Human Genetics*, n° 16, pp. 894-901.
- KABERRY P.  
1942 « Law in the Abelam tribe », *Oceania*, n° XII/4, pp. 331-363.
- LEENHARDT M.  
1980 *Notes d'ethnologie néo-calédonienne*, 1<sup>re</sup> éd. 1930, Paris, Institut d'ethnologie.
- MABUCHI T.  
1975 « Tales concerning the origin of grains in the insular areas of Eastern and Southeastern Asia », dans : *Ethnology of the Southwestern Pacific. The Ryu-kyus Taiwan-Insular Southeast Asia*, 1<sup>re</sup> éd. 1974, Taipei, The Orient Cultural Service.
- MAHDI W.  
1988 *Morphophonologische Besonderheiten und historische Phonologie des Malagasy*, Veröffentlichungen des Seminars für

- Indonesische und Südseesprachen der Universität Hamburg, Band-20, Berlin-Hamburg, Dietrich Reimer.
- 1994 « Some Austronesian maverick protoforms with culture-historical implications », *Oceanic Linguistics*, n° 33 (2), pp. 421-490.
- MAYEUR N.
- 1913a « Voyage dans le sud et dans l'intérieur des terres et particulièrement au pays d'Ancove, janvier 1777 », rédigé par B. de Froberville, *Bulletin de l'Académie malgache*, vol. XII (1<sup>re</sup> partie), pp. 139-176.
- 1913b « Voyage au pays d'Ancove (1785) », rédaction de M. Dumaine, *Bulletin de l'Académie malgache*, vol. XII (2<sup>e</sup> partie), pp. 14-49.
- NURSE D. & HINNEBUSCH T.J.
- 1993 *Swahili and Sabaki. A Linguistic History*, avec un addendum de G. Philippon, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- OTTINO P.
- 1975 « L'origine dravidienne du vocabulaire du riz et de certains termes de riziculture à Madagascar », *Annuaire des pays de l'océan Indien* (CERSOI), pp. 104-121.
- 1983 « Les Andriambahoaka malgaches et l'héritage indonésien. Mythe et histoire », dans : F. Raison-Jourde (éd.), *Les souverains de Madagascar. L'histoire royale et ses résurgences contemporaines*, Paris, Karthala, pp. 71-96.
- 1986 *L'étranger intime. Essai d'anthropologie de la civilisation de l'ancien Madagascar*, 2 t., Paris, Editions des Archives contemporaines.
- 1998 *Les champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine*, Paris, Karthala/ORSTOM.
- PELRAS C.
- 1987 « Le ciel et les jours. Constellations et calendriers agraires chez les Bugis », *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer. Textes offerts à Lucien Bernot*, réunis par B. Koechlin, F. Sigaut, J.M.C. Thomas & G. Toffin, Paris, EHESS, pp. 19-39.
- PERRIER DE LA BATHIE H.
- 1933 *Les plantes introduites à Madagascar*, Toulouse, Impr. H. Bosuyan.

PORTÈRES R.

- 1960 « La sombre Aroïdée cultivée : *Colocasia antiquorum* Schott. ou taro de Polynésie. Essai d'étymologie sémantique », *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, t. 7, n° 4-5, pp. 169-192.

RAMILISON E.

- 1951-1952 *Ny loharanon'ny Andriana nanjaka teto Imerina. Andriantomara. Andriamamilaza*, 2 t., Antananarivo.

RASELIMANANA A.P. & VENCES M.

- 2003 « Introduced reptiles and amphibians », dans : S.M. Goodman & J.P. Benstead (éds.), *The Natural History of Madagascar*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, pp. 949-951.

RAISON J.-P.

- 1992 « Le noir et le blanc dans l'agriculture ancienne de la côte orientale malgache », *Études Océan Indien*, n° 15 (*Le scribe et la grande maison. Études offertes au professeur Jacques Dez*), pp. 199-216.

RAVOLOLOMANGA B.

- 1992 *Être femme et mère à Madagascar (Tanala d'Ifanadiana)*, Paris, L'Harmattan.

SACLEUX C.

- 1939 *Dictionnaire Swahili-Français*, Paris, Institut d'ethnologie.

SCHWEINFURTH G.

- 1912 *Arabische Pflanzennamen aus Aegypten, Algerien und Jemen*, Berlin, Dietrich Reimer.

SIMON P.

- 2006 *La langue des ancêtres. Ny fitenin-drazana*, Paris, L'Harmattan (1<sup>re</sup> éd. 1988 : *Ny fiteny fahizany. Reconstitution et périodisation du malgache ancien jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle*, Travaux et documents n° 5, Paris, CEROI-INALCO).

SOUTHWORTH F.C.

- 2005 *Linguistic Archaeology of South Asia*, London / New York, Routledge.

VÉRIN P. & WRIGHT H.T.

- 1999 « Madagascar and Indonesia : new evidence from archaeology and linguistics », *Bulletin of the Indo-Pacific Prehistory Association*, n° 18, pp. 35-42.

WALSH M.

- 2007 « Island subsistence : hunting, trapping and the translocation of wildlife in the Western Indian ocean », *Azania*, n° XLII, pp. 83-113.

WATSON A.M.

- 1983 *Agricultural Innovation in the Early Islamic World. The Diffusion of Crops and Farming Techniques, 700-1100*, Cambridge/London, Cambridge University Press.

WEIJDEN G. van der

- 1981 *Indonesische Reisrituale*, Basel, Ethnologisches Seminar der Universität und Museum für Völkerkunde, Basler Beiträge zur Ethnologie Band 20.

WOLFF J.

- 1974 « Proto-Austronesian \*r and \*d », *Oceanic Linguistics*, n° XIII, pp. 77-121.
- 1994 « The place of plant names in reconstructing Proto-Austronesian », dans : A.K. Pawley & M.D. Ross (éds.), *Austronesian Terminologies : Continuity and Change, Pacific Linguistics C-127*, pp. 511-540.

WRIGHT H.T.

- 1984 « Early sea-farers of the Comoro Islands : the Dembeni phase of the IX<sup>th</sup>-X<sup>th</sup> Centuries AD », *Azania*, n° XIX, pp. 13-59.

WRIGHT H.T., RADIMILAHY C. & ALLIBERT C.

- 2005 « L'évolution des systèmes d'installation dans la baie d'Ampasindava et à Nosy-Be », *Taloha*, n° 14-15, <http://www.taloha.info/document.php?id=137>.